

Frontières dans les Balkans : la tradition de la lutte nationale en Macédoine bulgare

Jean CUISENIER

AVERTISSEMENT

Pour contribuer à ce cours de l'Université Internationale Menéndez y Pelayo à Panticosa, Pireneos, j'ai choisi comme terrain de réflexion une autre montagne au nom étrangement voisin du nom Pyrénées et où se posent aussi depuis des millénaires des problèmes de frontière : le Pirin en Macédoine, aux limites actuelles de la Bulgarie et de l'ex-Yougoslavie. J'y travaille sur le terrain depuis 1989 dans le cadre d'un accord entre l'Académie des Sciences de ce pays et le Centre national de la recherche scientifique (France). Ce fut d'abord sous le régime communiste de Jivkov, puis sous le nouveau régime présidé par Geliu Jeleu. Les conflits interethniques sont maintenus là-bas à un niveau modéré. Nulle part ils n'ont atteint le niveau dramatique qu'ils connaissent en ex-Yougoslavie. Mais l'on sait qu'après la Bosnie-Herzégovine, ce sont le Kosovo et la Macédoine qui sont menacés.

* * *

Le titre de cette contribution annonce comme terrain de réflexion la Macédoine. Mais quelle Macédoine est-elle ainsi visée ? Est-ce la République de l'ex-Yougoslavie ? La Macédoine, région de la Bulgarie ? La Macédoine, région de la Grèce ? La Macédoine linguistique, celle où l'on parle une variété de bulgare, le « macédonien » ? La Macédoine historique, celle de Philippe et d'Alexandre le Grand ? La Macédoine définie dans quelles limites géographiques et dans quelle limites chronologiques ? La Macédoine contenue dans quelles frontières et dans des frontières reconnues par qui ?

Afin d'élaborer progressivement des réponses à ces questions, je procéderai en trois temps :

J'étudierai d'abord les différences qui existent entre les frontières d'un Etat et les frontières d'une nation sur le cas de la Macédoine ex-yougoslave.

Puis je rappellerai quel était le traitement des frontières par un pouvoir d'Etat tel que celui de l'Etat ottoman dans cette région.

Enfin je montrerai combien ce traitement des frontières est, aujourd'hui comme hier et comme avant-hier, profondément investi par l'idéologie et par la mythologie.

FRONTIERES D'UNE NATION, FRONTIERES D'UN ETAT : LA MACEDOINE EX-YOUGOSLAVE

Le motif onomastique : quel nom pour quelle République

La Macédoine ex-yougoslave a des frontières internationalement reconnues : ce sont celles de l'ancienne République de Macédoine de l'ex République fédérale de Yougoslavie. En cette année 1993, des forces de l'Organisation des Nations Unies, au nombre desquelles figure un contingent des Etats-Unis, sont sur place pour garantir ces frontières dans le cadre de ce que Boutros Boutros Galí, le Secrétaire Général de l'O. N. U., nomme la «diplomatie préventive». De fait, il n'y a aucune revendication territoriale, pour lors, qui émanerait de l'un des Etats voisins : Serbie, Bulgarie, Albanie et Grèce. Mais la situation est paradoxale et grosse de conflits futurs, car ces frontières internationalement reconnues sont celles d'un Etat sans nom. En effet cette même Organisation des Nations Unies qui a concédé sa reconnaissance à la République en question n'est pas parvenue à régler la question du nom sous lequel celle-ci mènerait son existence dans ses rapports avec ses voisins, tellement l'identification par le nom recouvre des enjeux pratiques et symboliques majeurs. Comment en est-on venu là?

La République ex-yougoslave de Macédoine entend se faire reconnaître de la communauté des nations sous son nom de Macédoine. Elle ne pourrait renoncer à son emblème onomastique sans mettre en question, pour autrui, son identité même. La Grèce sa voisine entend faire admettre de cette même communauté des nations que la Macédoine est partie intégrante du patrimoine historique et culturel de la Grèce, et qu'une *Organisation des Nations Unies* (ONU) ne saurait reconnaître sous le nom de Macédoine une nation macédonienne qui ne serait pas grecque. Nommer «République de Skopje» la République ex-yougoslave, comme le propose la Grèce, est irrecevable pour les Macédoniens ex-yougoslaves, attachés à leur nom national, qui est pour eux un identificateur puissant. Admettre en ex-Yougoslavie une république portant le nom de Macédoine, comme le

veulent les Macédoniens ex-yougoslaves, est impossible pour les Grecs, attachés à l'hellénisme de la Macédoine et donc à l'appartenance des Macédoniens à la Grèce. Quant à la Bulgarie, dont l'une des régions porte aussi le nom de Macédoine, elle a toujours considéré la Macédoine ex-yougoslave et la Macédoine grecque comme faisant partie historiquement et culturellement du domaine bulgare.

Posée en ces termes, la question du nom de la République ex-yougoslave de Macédoine est promise à rester indéfiniment pendante, parce que le motif onomastique emblématise un ensemble d'enjeux dépassant de beaucoup le choix conventionnel de simples étiquettes verbales.

Un motif iconographique : le soleil de Vergina

La preuve en est que la querelle n'est pas moins vive autour du symbole iconique de la République ex-yougoslave de Macédoine. Celle-ci entend choisir pour emblème national le «soleil de Vergina», une étoile à seize fines branches autour d'un disque central, disposée comme autant de rayons qui émanent d'un soleil. Ce motif iconographique, d'une grande force plastique, est loin d'être quelconque, puisque c'est celui qui orne le dessus du *larnax*, ou coffret d'or, contenant les restes de Philippe II, roi de Macédoine mort en 336 av. J. C., et père d'Alexandre¹. Or la découverte de ce *larnax*, dûe à l'archéologue grec Manolis Andronicos, est toute récente². Elle date de 1977, et a été faite non en territoire yougoslave, mais en territoire grec, à Vergina, petit village de la Macédoine grecque. Elle a suscité en Grèce un immense mouvement d'enthousiasme et d'émotion, puisqu'elle apportait la preuve archéologique, pensait-on, que la nécropole royale de Macédoine, le Saint-Denis des rois macédoniens de l'antiquité, était bien en territoire grec³. Pour les Grecs, donc, les Macédoniens d'ex-Yougoslavie n'ont aucun titre à prendre ce motif iconographique comme emblème national. Pour les Macédoniens ex-yougoslaves, au contraire, le choix de ce motif conforte une identité macédonienne menacée, eux qui appartiennent au domaine linguistique bulgare, donc slave, et sont entourés de Serbes, d'un côté d'Albanais et de Grecs, de l'autre, dont beaucoup sont établis dans leur République.

¹ DAUX Georges «Aigai, site des tombes royales de la Macédoine antique», *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, année 1977, séance du 18 novembre, Paris, Klincksieck, 1978, pp. 620-630

² TOUCHAIS Gilles, «Chronique des fouilles en 1977», *Bulletin de Correspondance hellénique*, CII, 1978, Ecole Française d'Athènes, Paris, De Boccard, pp. 706-710

³ ANDRONICOS Manolis, «Les tombes royales de Vergina», Paris, *Archéologia*, 25 décembre 1978, pp. 16-25. «Découvert en Macédoine, le tombeau présumé de Philippe, père d'Alexandre le Grand», Paris, *Le Courrier de l'UNESCO*, juin 1979, pp. 18-31. «La nécropole d'Aigai», *Philippe de Macédoine* (Miltiade B;Hatzopoulos et Louisa D. Loukopoulos dir.), Paris, Bibliothèque des Arts et Fribourg, Office du Livre, 1982, pp. 188-224.

Ce choix du soleil de Vergina a une motivation ethnique d'autant plus claire qu'il marque la différence que la République ex-yougoslave d'aujourd'hui entend signifier par rapport à la République yougoslave dont elle émane. Cette dernière en effet n'était pas sans emblème «national» : ses «armes» développaient un motif au demi-soleil à huit rayons, sur rappel du pont du Vardar, avec deux gerbes de blé et deux fleurs de pavot⁴. Mais le soleil n'était qu'un demi-soleil, le pont du Vardar évoquait trop la ville de Skopje dont les Grecs veulent imposer le nom à la République ex-yougoslave. Et l'on rechercherait en vain, dans l'histoire des motifs iconiques retenus pour la composition héraldique des «armes» de la Macédoine, quoi que ce soit qui établisse une continuité avec l'histoire antique⁵. L'art populaire ne saurait être invoqué, ici, pour soutenir la thèse de l'hellénisme primordial de la Macédoine : le motif iconique du soleil et de ses rayons est trop générique, le motif de Vergina est trop spécifique pour prouver une continuité de l'un avec l'autre⁶.

Un enjeu politique : un Etat national, mais lequel ?

Le choix du nom, emblème onomastique, et du drapeau, emblème iconographique, a donc clairement des motivations politiques. Celles-ci se comprennent mieux si l'on considère non seulement les rapports de la Macédoine ex-yougoslave avec les Etats voisins, mais aussi les rapports que les populations qui la composent entretiennent les unes avec les autres dans le système politique prévalant aujourd'hui.

Car la Macédoine ex-yougoslave est loin d'être un Etat-nation. La composition de sa population montre au contraire la diversité de ses appartenances ethniques, puisque parmi les non-bulgares, on dénombre environ 50% de Slaves du Sud, et 50% de non-Slaves, dont les plus nombreux sont les Albanais et les Valaques. Qu'il s'agisse de Serbes ou de Croates, d'Albanais ou de Valaques, aucune de ces «nations» —je reprends ici le vieux concept préexistant, dans l'histoire de la culture européenne des temps modernes, à celui d'Etat républicain⁷— n'a pour territoire exclusif celui de la Macédoine ex-yougoslave. Chacune entretient des relations trans-étatiques avec ses parents ethniques, et pratique préférentiellement des mariages endogamiques. L'identité de la République ne peut donc s'affirmer qu'en hiérarchisant les appartenances, en subordonnant les solidarités ethniques aux solidarités civiques, en maintenant les nationalités dans un cadre qui les dépasse, celui de l'Etat républicain.

⁴ *Documents on the struggle of the Macedonian People*, Skopje, The University of Cyril and Methodus, vol. II, 1985, p. 860

⁵ *Ibidem*, vol. I, p. 742-749.

⁶ *Céramiques de Macédoine*, Skopje, Musée ethnographique, 1967, fig. 13 et 14.

⁷ CUISENIER Jean, *Ethnologie de l'Europe*, Paris, Presses Universitaires de France, 2^e éd., 1993.

Mais ce sont précisément ces rapports entre nations et Etats que les conflits en cours remettent en question. Des forces puissantes et non maîtrisées par la communauté internationale agissent, en Macédoine comme dans les Républiques voisines, pour construire ou reconstruire les Etats sur une base nationale. Or l'Etat en Macédoine ex-yougoslave n'a manifestement pas de base nationale. Aussi n'est-il pas surprenant de voir des dirigeants politiques issus de l'ancien appareil communiste se retrouver des appartenances ethniques, et se redécouvrir Valaques. On assiste à une nouvelle élaboration de l'ethnicité, selon les processus classiques : choix de marqueurs culturels, fixation d'une langue littéraire, reconstruction de la tradition. Mais comme l'ethnicité des Valaques permet à ceux qui s'en réclament de se trouver des co-nationaux en dehors des limites de l'Etat, puisqu'il y a des Valaques en Serbie, en Grèce et en Roumanie, l'élite dirigeante de la Macédoine ex-yougoslave doit distinguer l'Etat à bâtir des Etats voisins. Elle ne peut le faire sur une base linguistique, puisque les Valaques de Macédoine, qu'on nomme aussi Aroumains, parlent une variété de bulgare. Elle ne peut le faire sur une base historique, puisque au cours des siècles, il n'y a jamais eu de nation macédonienne organisée en Etat. Elle le fait sur une base légendaire en proclamant sa continuité avec l'empire macédonien et non la nation de Philippe et Alexandre. Car les intellectuels macédoniens le savent bien : les Valaques contemporains, ou ceux qui se disent tels, descendent probablement des Thraces et de certaines tribus helléniques, pour autant qu'on puisse dresser leur généalogie ethnique. Quant à leur territoire ancestral, dans la mesure où il y aurait continuité dans le peuplement, il ne s'est jamais limité aux frontières de la Macédoine ex-yougoslave*.

POUVOIRS D'ETAT ET FRANCHISSEMENT DES FRONTIERES

Pour comprendre comment la question se pose aujourd'hui, il faut commencer par se représenter quelle était la situation qui prévalait à la fin de l'Empire ottoman, lors des guerres d'indépendance nationale.

Une composition ethnique mélangée

En Bulgarie même, l'Etat porte le nom de l'ethnie dominante, les Bulgares. Les habitants ne se distinguent pas moins les uns des autres selon qu'ils s'affirment ou se reconnaissent «bulgares» ou «turcs», signifiant par là qu'ils appartiennent aussi à deux ensembles culturellement distincts, et en vérité opposés. Ils vivent en effet ainsi, sous les différences de toutes

* Sur l'ethnicité des Valaques, cf. GOSSIAUX Jean-François, «Ethnicité et violence dans la Yougoslavie actuelle». La Coruna, Simposio internacional de Antropologia ETNICIDAD Y VIOLENCIA, 1993.

sortes qui les distinguent, deux origines historiquement assignables aux peuplements qu'ils forment aujourd'hui : la venue de Slaves lors du Haut Moyen Age en ces lieux, la venue de Turcs ottomans là même depuis le milieu du XV^e siècle. Cette division fonctionne aujourd'hui sous trois marqueurs d'identité fortement apparents : l'appartenance religieuse, chrétiens orthodoxes d'un côté, musulmans d'un autre côté ; la pratique de la langue : on a des Bulgares bulgarophones mais non turcophones d'un côté, des Bulgares bulgarophones et turcophones de l'autre côté ; le port du nom propre : noms et prénoms empruntés au répertoire des noms de saints chrétiens orthodoxes et à l'anthroponymie bulgare d'un côté, noms et prénoms empruntés au répertoire de l'islam ou de la tradition turque actualisée par Atatürk de l'autre côté. Les marqueurs identitaires de nature linguistique ont une importance majeure dans la formation du système des oppositions ethniques, comme il est apparu lorsque le pouvoir communiste précédent a voulu bulgariser les noms propres des Bulgares turcophones, provoquant ainsi de violents conflits. En touchant aux noms, on visait l'identité des personnes elles-mêmes.

Si forte soit-elle dans la pensée et dans les sentiments, cette division majeure est cependant trompeuse. Elle dissimule en effet aux Bulgares eux-mêmes deux réalités ethniques et historiques bien vivantes pourtant. Il y a en effet des Bulgares par l'origine du peuplement et par la langue qui sont musulmans : ce sont les Pomaques, des Bulgares islamisés sous l'empire ottoman, à la manière dont les marranes, en Espagne, ont été christianisés sous le royaume castillan. Et l'on ne sera pas surpris d'apprendre qu'il y a symétriquement des Turcs par l'origine du peuplement et par la langue qui sont christianisés : ce sont les Gagaus. Les Pomaques vivent principalement dans les montagnes des Rhodopes, où ils paraissent avoir été refoulés par les populations bulgarophones et chrétiennes environnantes. J'ai fait des observations, personnellement, dans des villages pomaques : la mosquée et l'église y voisinent, à quelques centaines de mètres l'une de l'autre, et les deux populations y fréquentent le même marché. Quant aux Gagaus, ils sont peu nombreux en Bulgarie et localisés principalement en Dobroudja, foyer historique d'un peuplement d'origine turque Oghouz dont les principaux éléments sont maintenant fixés en Moldavie ex-soviétique. On ne saurait omettre, enfin, la présence en Bulgarie de populations juives et arméniennes très anciennement installées, ce qui achève de mettre en question l'idéologie souvent soutenue par les pouvoirs publics qui identifie l'*Etat* bulgare et la *nation* bulgare.

De manière complémentaire en effet, il faut signaler l'existence de populations bulgares d'origine, bulgares de langue et chrétiennes de religion installées hors des frontières actuelles de l'Etat bulgare par l'effet des traités internationaux (traité de Berlin, 1878, traité de Paris, 1947). Ces populations bulgares hors de Bulgarie sont nombreuses, voire prédominantes en Macédoine et en Thrace de part et d'autre des frontières entre Bulgarie et

ex-Yougoslavie, d'une part, entre Bulgarie et Grèce, d'autre part. Et pour compléter le tableau, il y a des Pomaques en Grèce, des Bulgares donc d'origine et de langue, mais musulmans de religion et citoyens de l'*Etat* grec, qui n'ont jamais appartenu à la *nation* hellénique.

Pour toutes ces populations, les frontières imposées par les Etats pour limiter les mouvements de part et d'autre des limites de leur autorité politique sont vécues comme des obstacles à des franchissements pour ainsi dire «naturels», tant les affinités culturelles sont profondes et anciennes.

Franchissements aux temps de l'empire ottoman

Les mouvements de population entre territoires voisins étaient sous l'empire ottoman réglés de manière différente. Loin d'être des Etats politiquement indépendants, ces territoires n'étaient que les «provinces européennes» d'un Etat multinational. Celles-ci avaient le statut de *vilayet*, ou gouvernorats, et l'on en comptait neuf. Pour la région qui nous occupe, l'autorité impériale s'exerçait dans deux *vilayet* distincts : celui du Danube, qui était divisé en *sandjak*, ou districts, autour de villes comme Tirnovo et Sofia, dans la Bulgarie actuelle, et de Nis, dans l'ex-Yougoslavie ; et le *vilayet* de Jannina divisé en *sandjak* comme Ergeri, en Albanie actuelle ou Tirhala, en Grèce actuelle. Ces divisions étaient pratiquées à des fins administratives et fiscales. L'on sait aujourd'hui, à la lecture des très riches archives de l'administration ottomane, comment et à quel point le pouvoir concentrait ses moyens pour les affecter à la rémunération de ses dignitaires, de ses fonctionnaires et de sa police.

C'est ainsi qu'en 1872 les salaires des fonctionnaires du Département des Affaires Intérieures et des policiers représentaient 66% des dépenses du *vilayet* de Jannina et 58 % des dépenses du *vilayet* du Danube. Plus précisément, les sommes les plus importantes étaient affectées à la rémunération des hauts fonctionnaires : *vali*, *mustesarif*, *kaymakam*, *mûdiir* et leurs assistants. Moins élevés sur l'échelle des rémunérations venaient les hauts fonctionnaires du Département des Finances : le *defterdar*, son assistant, le chef comptable et les directeurs des finances au niveau des districts. Plus bas sur l'échelle venaient les fonctionnaires des finances subalternes, trésoriers, collecteurs d'impôts, percepteurs, etc. Les dépenses consacrées aux travaux publics représentaient six et dix fois moins que celles affectées au Département des Affaires Intérieures ; les dépenses consacrées à l'enseignement, soixante et soixante-dix fois moins. Rapportées à l'ensemble des dépenses administratives dans les deux *vilayet* du Danube et de Jannina, les dépenses d'enseignement représentaient moins de 1 %⁹.

⁹ DRAGANOVA Slavka, «Les dépenses du vilayet de Jannina et du vilayet du Danube pour l'année budgétaire 1870-1871», *Relations et influences réciproques entre Grecs et Bulgares XVIII°-XX° Siècle*, colloque, Institute for Balkan Studies, Thessaloniki, 1991, pp. 152-163.

De ces données, il ne faudrait cependant pas tirer la conclusion que les populations résidant dans les territoires de ces *vilayet* y étaient enfermées à jamais. Bien au contraire, car une partie de l'activité de la police était consacrée à la régulation du commerce et des marchés. Les métiers étaient pour leur part organisés en corporations et les maîtres-artisans et maîtres-commerçants pouvaient obtenir, moyennant finances, des *firman*, sortes de passeports qui leur donnaient l'autorisation de commercer non seulement dans les limites de leur *vilayet*, mais aussi dans l'étendue entière de l'empire ottoman. Un commerçant de Plovdiv, par exemple, pouvait voyager de Macédoine en Egypte avec ses marchandises, se rendre au Maghreb ou en Syrie, en Iran aussi bien qu'en Albanie, à condition qu'il ait son *firman*, un document unique dont nous ne disposons pas encore en Europe. Le franchissement des frontières, en cet empire multinational, était donc infiniment plus aisé qu'il ne l'est aujourd'hui, même entre Etats nationaux, exception faite des pays de l'Union Européenne.

Mouvements nationaux et frontières

Soutenue par une armée puissante et par l'institution des janissaires, cette organisation administrative a fonctionné pendant cinq siècles. Nul n'oserait soutenir que ce fut à la satisfaction de tous, car les conflits ont été nombreux, et l'armée régulière n'était pas la seule à intervenir pour les régler. Les autorités ottomanes, en effet, n'hésitaient pas à faire appel à des forces irrégulières, les *bachibouzouk*, lorsqu'elles estimaient plus sage de mettre fin à un conflit dangereux par des raids destinés à semer la terreur et à faire sentir ainsi aux populations le prix de la paix civile. Les divisions territoriales, au surplus, n'avaient point pour but de rompre des continuités historiques ou de préparer des transferts massifs de population comme ceux auxquels ont procédé les dirigeants d'un empire multinational ultérieur, l'ex-Union soviétique. Les gouvernorats et les districts respectaient dans une certaine mesure des identités qui, pour les Ottomans, n'étaient que «provinciales», même si les populations concernées les considéraient, elles, comme «nationales». Le fait est que cette organisation politique et administrative permettait d'incessants franchissements de frontières dans l'immense espace pluriethnique qu'était l'Empire.

Celui-ci s'est écroulé, pour des raisons diverses que je n'analyserai pas ici, mais au nombre desquelles les mouvements nationaux ont une bonne part. On sait combien ces derniers ont été stimulés par la Révolution française, les guerres napoléoniennes et leur retentissement en Russie et dans les Balkans, l'idéalisme de Fichte et Hegel en philosophie et le romantisme en littérature, les idéologies nationalistes enfin : panceltisme, pangermanisme, slavophilie. Dans le domaine bulgare, ces mouvements ont pris un aspect politique et culturel fortement caractérisé : ils forment ce qui a été appelé le «réveil» ou la «renaissance bulgare», un «réveil» qui est

activé par les conflits russo-turcs qui amènent les troupes russes en Bulgarie dès 1774 et font de la Russie la puissance protectrice des orthodoxes dans tout l'empire ottoman. Tout au long du XIX^e siècle une bourgeoisie indigène commerçante se forme grâce au développement de l'artisanat. Des écoles fleurissent, des livres sont imprimés en langue bulgare. Dans les églises la langue grecque cède le pas au bulgare sous la forme liturgique du slavon et le Sultan ottoman accorde en 1870 la création d'un exarchat bulgare indépendant contre la volonté du patriarche orthodoxe de Constantinople (Istanbul).

Les effets de cette «renaissance bulgare» se font sentir sur le terrain même. C'est ainsi qu'à Bansko, en pleine Macédoine bulgare, la population réussit à remplacer son ancienne église basse, semi-enterrée et sans tour de clocher, comme l'exigeait la loi ottomane, par une véritable forteresse entourée de hauts murs de pierre percés de meurtrières et gardée par une tour élevée défendue elle-même par des meurtrières. Si la ville n'est pas entourée de remparts, les grandes maisons des commerçants sont elles aussi conçues et bâties comme des forteresses enceintes de murs et recelant chacune leur propre réduit fortifié, le *Kemer*¹⁰. L'agglomération est ainsi prête à faire face à toute tentative de répression lancée par les Ottomans selon leur méthode habituelle ; un assaut de troupes irrégulières suivi d'un incendie¹¹. Des détachements de partisans commencent à se former dans la montagne voisine, le Pirin, et se meuvent dans ce vaste domaine forestier dont il feront selon les besoins un abri, un bastion ou un lieu de passage vers la Macédoine serbe.

La finalité de tous ces mouvements est claire. Elle tend à l'instauration d'un Etat national et procède de l'idée qu'explicite la philosophie hegelienne selon laquelle l'Etat national serait la forme achevée, la forme suprême de l'organisation politique pour un peuple¹².

Or telle qu'elle est vécue, telle aussi qu'elle s'exprime dans la littérature et dans l'art, l'idéologie qui anime ces mouvements prend d'autres formes que celle du discours : elle devient mythologie.

IDEOLOGIE ET MYTHOLOGIE ; SYMBOLIQUE DES LIMITES

Les dirigeants des mouvements nationaux contemporains savent que pour donner aux peuples une forme d'organisation politique étatique, ils doivent aussi donner à leurs décisions pratiques une dimension symbolique.

¹⁰ CUISENIER Jean, *Archives photographiques*, Paris, MNATP, 90, 058, 001-184 ; 91, 146, 1-108 ; 91, 17, 1-22.

¹¹ CUISENIER Jean, «Pour l'ethnologie des petites villes balkaniques», *Séminaire franco-bulgare*, Plovdiv, 1993.

¹² HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, *Principes de la philosophie du droit* (1821), trad. fr., Paris, Gallimard, 1940.

C'est ce qui advient lorsqu'il faut choisir un emblème national, comme je l'ai rappelé plus haut. Mais c'est ce qui advient aussi lorsqu'il faut décider d'une unité monétaire ou d'un uniforme pour la police et pour les forces armées. L'une des premières mesures fortes et hautement symboliques que prennent généralement les dirigeants d'Etats nationaux en cours de formation n'est-elle pas de créer des postes de police et des postes de douane aux frontières? Il faut en effet marquer les limites du territoire que l'on veut faire sien par tout un dispositif matériel de murs, de clôtures, de barrières que l'on ouvre et que l'on ferme. Il faut que toute personne qui entreprenne de franchir les limites perçoive par les sens la différence qu'il y a entre un en-deçà et un au-delà. Il faut que les agents préposés à l'office de la surveillance, voire de la répression, concourent par leur apparence visible à cette distinction. Il faut donc que l'allure générale et la couleur des uniformes que portent les douaniers et les policiers fonctionnent pour les candidats au passage comme autant de signes différenciateurs. Le choix des couleurs et leur agencement en une gamme chromatique ou en couples d'oppositions, la structure d'ensemble du vêtement, le port de chaussures ou au contraire de bottes, l'adoption d'une coiffure légère ou au contraire d'un casque, le parti de porter les armes visibles ou au contraire de les dissimuler, voilà autant de décisions signifiantes, qui montrent comment tout, aux frontières, est conçu pour livrer un message. La preuve qu'il en est bien ainsi, c'est que rien ne ressemble plus à la coupe d'un vêtement militaire que la coupe d'un autre vêtement militaire, puisque ce genre de vêtement répond d'abord à des exigences fonctionnelles. Les concepteurs des habits que portent les agents aux frontières doivent donc jouer sur des détails de coupe, des oppositions de couleur, des agencements d'insignes pour donner au vêtement un caractère emblématique.

Car la présence aux barrières frontalières d'agents des forces armées livre, à ceux qui entreprennent de les franchir, un message non équivoque: ils pénètrent sur les territoires pour lesquels des peuples ont combattu les armes à la main. Or l'actualité et l'histoire montrent que dans les Balkans, en Macédoine ex-yougoslave comme en Macédoine bulgare, l'exhibition des armes et l'évocation de combats possibles sont rarement gratuits. Elle s'inscrit dans une tradition culturelle bien précise dont je vais évoquer maintenant les trois niveaux de profondeur: le combat tragique des *haiduc* et des *komiti*; le combat héroïque des rois d'épopée Krali Marko ou Marko Kralévitch; le thème mythologique de la frontière entre les mondes et de la rencontre entre le ciel et la terre.

La lutte nationale historique et sa dimension tragique

La lutte nationale séculaire des Macédoniens bulgares pour vivre dans des frontières sûres et reconnues a pour dernière forme historique vivante le combat «antifasciste» mené par des groupes armés lors de la dernière

guerre mondiale. J'ai cherché à en recueillir l'argument et la présentation par les acteurs de cette époque. J'ai pu avoir en particulier de longs entretiens avec un des héros d'alors, le général Radonov, qui commanda le détachement armé du Pirin avant de suivre l'école des officiers d'état-major à l'Académie militaire de Moscou et de devenir l'un des chefs militaires de la Bulgarie communiste sous Todor Jivkov. La guerre qu'il a menée était une guerre de partisans passant sans cesse d'un massif montagneux à un autre, franchissant des frontières qui dans ces circonstances ne fonctionnaient plus comme des barrières puisque les forces en contact étaient en mouvement continu, trouvant dans les montagnes un refuge sinon une base pour leurs opérations.

Lors des entretiens répétés que j'ai eus avec lui, deux constantes ressortent clairement.

La première est relative à l'*argument* de son combat, autrement dit à la structuration rationnelle du discours qu'il me tenait. L'argument est *idéologique*: dans les conditions confuses et les renversements d'alliance des années 1940-1945, il fallait lutter au nom de la liberté et au nom du socialisme contre les pouvoirs fascistes et finalement contre un Etat nazi.

La seconde constante n'est pas moins claire: elle est relative aux *motivations* des combattants qu'il entraînait et qu'il commandait au feu.

Sans ignorer l'aspect idéologique de cette guerre qu'ils menaient, les partisans du Pirin alimentaient leurs réserves de courage à un niveau de motivation plus profond. Les troupes qu'ils avaient à combattre leur rappelaient en effet le pouvoir d'Etat ottoman. De plus, l'affinité linguistique et l'alliance historique les rapprochaient des Soviétiques, perçus comme Slaves, contre les troupes du Reich, perçus comme Allemands. Le nom populaire donné à ces détachements de partisans était hautement significatif: on les appelait des *komiti*, autrement dit des «gens des comités insurrectionnels». C'était le nom même des détachements armés qui avaient mené la lutte d'indépendance nationale contre les Ottomans depuis 1905 et dont le combat avait pris rétrospectivement une dimension légendaire. La preuve que la lutte antifasciste avait des motivations plus profondes est fournie par le général Radonov lui-même. C'est lui qui inscrit explicitement la narration des exploits de son détachement de partisans dans le schéma culturel élaboré par et pour les *komiti* lors de leur combat contre les Turcs ottomans. En sous-texte des propos du général Radonov, il faut donc entendre résonner les ballades célèbres composées par les poètes pour célébrer les prouesses tragiques des partisans, ces ballades mêmes qui sont entrées maintenant dans la culture populaire vivante et qui façonnent l'identité sociale du domaine du Pirin.

J'étais en vérité d'autant mieux fondé à découvrir, sous le texte du récit

¹³ CUISENIER Jean. *Archives phonographiques*, Paris, Phon. MNATP. 91. 13. 1 à 131 ; Phon. MNATP. 92. 3. 1 à 18.

historique, la narration poétique d'événements tragiques, qu'en cette Macédoine bulgare la tradition du chant héroïque est extraordinairement vivace. Jusqu'en 1930 en effet, une «école des aèdes aveugles» fonctionnait à Dobrasko, près de Bansko. C'était une confrérie basée dans une église où se réunissaient les chanteurs ambulants aveugles qui y avaient été formés par leurs maîtres, afin d'enrichir et de confronter leur répertoire et d'organiser leurs tournées. L'église de Dobrasko est entièrement recouverte, à l'intérieur, de peintures murales, dont le programme explique pourquoi la confrérie l'a choisie pour siège. Celles-ci évoquent en effet l'histoire du tsar bulgare Schmuïl. Battu dans la guerre qu'il menait contre l'empereur de Byzance, son armée avait été faite en grande partie prisonnière. L'empereur la lui renvoya, non sans avoir fait aveugler auparavant ses dix mille soldats, à l'exception d'un sur cent pour conduire les autres vers leur tsar. Forte de cette référence, la confrérie entretenait chez les chanteurs aveugles l'esprit de la lutte contre les pouvoirs d'Etat, en l'espèce les Ottomans successeurs des Byzantins. De fait, la confrérie joua un rôle mobilisateur dans la lutte contre les Turcs par les ballades aux thèmes héroïques qu'elle diffusait. Et comme ces modernes aèdes circulaient sans cesse, franchissant les frontières ici, traversant les lignes plus loin, séjournant dans les camps de montagne quand il le fallait, ils remplirent souvent le rôle de messagers entre détachements de partisans isolés. A cette fin, beaucoup encodèrent le texte de leurs chants de sorte que les Ottomans ne puissent prendre connaissance des messages qu'ils avaient livrés, les destinataires visés détenant seuls les clés faites pour les décoder. Sous le texte explicite et son message de mobilisation, un autre texte court souvent, lourd de sens caché. Ceux mêmes qui ne sont pas les destinataires du message qu'il recèle le savent. Ils reçoivent alors le poème dans la conscience des enjeux cryptés qu'il annonce.

Ainsi en ces années 1940-1945, la lutte armée antifasciste reprenait-elle les motifs des combats pour l'indépendance contre les Ottomans dans toute leur dimension symbolique. Son argument, son vocabulaire, ses motivations, tout l'inscrivait dans des modèles culturels plus profonds.

Ce sont ces modèles qu'il faut essayer maintenant de discerner, en dégageant un deuxième niveau de profondeur de la motivation: celui que livre l'épopée.

La prouesse épique

Les schémas narratifs qui structurent les propos du général Radonov sont ceux de la *légende*. Les épisodes et les motifs s'enchaînent selon le fil d'une histoire qui se déroule comme le récit d'exploits merveilleux, enchâssés dans un discours idéologique. L'expression est conforme aux exigences du genre littéraire: c'est une prose soutenue, concise, au vocabulaire chargé d'investissements symboliques patents. Sous l'histoire *transmuée en légende, les faits d'armes des partisans de la dernière guerre*

ravivent le souvenir des exploits des *komiti*, tels qu'ils survivent sous la forme littéraire de la *ballade*: j'ai pu en recueillir moi-même sur le terrain quelques superbes pièces. *Légende et ballade* ont en commun, on le sait, de rattacher les épisodes narrés ou chantés à des événements attestés. Cela renforce leur capacité mobilisatrice, dans la mesure où un lien se noue entre les destinataires du message et les héros de l'histoire. Mais cela diminue l'investissement symbolique, dans la mesure où le champ sémantique est limité par les exigences de la véridicité.

Or les exploits des *komiti* de Macédoine relaient d'autres exploits qui sont contés, eux, selon le genre *épique*, avec toute la richesse sémantique et toute la liberté de narration que cette forme d'expression permet. Le héros qui les accomplit est un personnage à multiples faces. Il se nomme Krali Marko en bulgare, Marko Kralévitch en serbe, le roi Marc dans la tradition française ancienne.

Krali Marko est en constant déplacement dans une vaste aire culturelle allant des confins de la Serbie à l'Anatolie en passant par l'Albanie, la Bulgarie et la Grèce: c'est un héros transfrontalier, comme pouvaient l'être les chevaliers errants de la fin du Moyen Age occidental; Mais à la différence de ceux-ci et de leur dernier avatar, Don Quichotte, Krali Marko est un roi. *Krali*, en bulgare veut en effet dire «roi»: le mot se retrouve, sous des formes à peine différentes, dans toute l'aire balkanique et jusqu'en Roumanie, où l'on nomme les Rois Mages *Krai*. La royauté que l'on vise sous ce terme n'est pas celle des rois historiques: le titre convenable serait alors en bulgare *Tzar*, en roumain *Imperat* ou *Rege*, en serbe *Voïvod*. La royauté de Krali Marko est celle d'un «petit roi», un roi comme étaient les rois homériques qui «régnaient» sur des territoires grands comme les îles de la mer Egée ou les vallées du Péloponnèse; ou encore un roi comme étaient les *paladins* francs qui entouraient Charlemagne dans les chansons de geste, Roland dans le théâtre populaire sicilien, ou ce même Roland dans les poèmes de l'Arioste. C'était un roi familier: il va à l'auberge comme Don Quichotte et tous les bons buveurs de vin; mais en cette partie de l'Europe, cela suffit pour marquer sa différence d'avec les musulmans, dont la religion interdit ce genre de consommation ostentatoire. Mais c'était aussi et surtout un roi capable d'exploits extraordinaires, monté sur un cheval aux pouvoirs fabuleux du nom de Charko.

Ce personnage est si important dans la littérature bulgare, il est si populaire encore et si vivant dans la culture populaire que les chercheurs de l'Académie des sciences de Bulgarie ont rassemblé et publié un *corpus* de plus de mille pièces épiques différentes courant dans la tradition orale, dont la plupart célèbrent ses exploits¹⁴. J'ai pu recueillir et enregistrer, avec

¹⁴ CUISENIER Jean, «Rois mages dans les Carpathes». *Simposio Rito e Misterio*, La Coruna, Coleccion Cursos, congresos et simposios., 1991, pp. 27-38. «Hérode et les Mages», *Ethnologie Française*, Paris, Armand Colin, 1993, pp. 82-93.

la collaboration de Mila Santova et Svetla Babakova, un cycle complet de prouesses markoviennes, en mille six cents vers chantés pendant deux nuits consécutives par de vieux maîtres-bergers, héritiers des aèdes aveugles d'autrefois¹⁵.

Or que fait Krali Marko monté sur son cheval Charko ? Tant de choses d'histoire en histoire, d'épisode en épisode, que la vie coutumière tout entière d'un peuple et de ses princes s'en trouve transfigurée. On le voit ainsi lutter contre les Turcs, par les armes et par la ruse, mais lutter aussi contre les Croates et contre les Albanais. Toute une topographie se dessine à travers les lieux de ses exploits, un véritable marquage symbolique des monts et des plaines, des vallées et des cols, des villes et des rivières qui forment son territoire. L'on discerne un centre à son activité: c'est la ville de Prilep, où les ruines d'une forteresse médiévale subsistent et où un monastère conserve son effigie, c'est le lac d'Okhrid, aux confins de la Macédoine et de l'Albanie et c'est le massif montagneux du Pirin que se partagent la Macédoine de Bulgarie et la Macédoine de l'ex-Yougoslavie. Il est à noter que dans cette topographie, les rivières intérieures sont à peine mentionnées. En revanche le franchissement des rivières formant frontières est l'objet d'un rituel spécial, que le héros doit expliquer à son cheval, car celui-ci comprend et parle, à moins que ce ne soit le cheval qui le lui explique. Et s'il le faut, le cheval, tel Pégase, emmène Krali Marko dans les airs pour passer la frontière.

Sous l'épopée, on découvre donc le mythe. Le combat contre l'Albanais, par exemple, n'est pas, comme dans la chanson de Roland, un simple affrontement entre deux chevaliers sur le modèle des combats réels ou sur le modèle des tournois. L'Albanais prend la forme d'un *smeu*, en bulgare un dragon apparaissant dans l'orage¹⁶. Le combat du héros prend alors une dimension cosmique d'autant plus signifiante que l'Albanais, *Arnauti* en bulgare, est en réalité l'Albanais engagé par les Turcs contre les chrétiens, Byzantins, Serbes ou Bulgares : traité comme un «dragon», il apparaît comme un fléau cosmique, et la lutte du héros contre lui se manifeste pour ce qu'elle est au fond: un affrontement entre deux mondes. Pareillement, la lutte contre la «fille croate», l'un des plus célèbres combats de Krali Marko, est riche d'épisodes multiples, dont il serait vain de chercher l'origine historique précise. La conclusion en revanche est pleine de sens. Marko est en effet battu si violemment par ses ennemis qu'il se trouve enfoncé dans la terre jusqu'aux genoux, puis jusqu'à la poitrine, et jusqu'aux épaules et à la tête. C'est alors qu'il reprend le dessus, sort progressivement de terre, comme si la Terre-Mère l'avait régénéré et l'avait nourri de nouvelles forces.

¹⁵ *Chants épiques bulgares*, (en bulgare), sous la direction de Svetana Romanska, Sofia, Académie des sciences, 1971. 1060 p.

¹⁶ On retrouve le nom et la figure du *smeu* ou *smei* dans une vaste aire balkanique, cf CUISENIER Jean, *Le Feu Vivant, la parenté et ses rituels dans les Carpates*, Paris, Presses Universitaires de France, 1993.

Sous la prouesse épique, c'est donc souvent une thématique mythique qui se déploie et qu'il faut lire.

Le thème mythologique de la frontière entre les mondes

A un troisième niveau de profondeur, on discerne donc, sous le texte de ces récits, de ces ballades et de ces chants épiques, un autre texte plus fondamental encore. En effet le territoire des héros de l'insurrection nationale contre les Turcs et le territoire de Krali Marko tel qu'il est situé en Macédoine sont loin d'être quelconques. Comme je l'ai indiqué plus haut, le centre en est le château et la ville de Prilep, l'un des pôles le lac d'Okhrid l'autre pôle la montagne du Pirin; en d'autres termes la demeure des hommes, le lieu des eaux, le séjour des dieux. Car la montagne du Pirin ou, comme l'on prononce son nom à Bansko, du Perin, est bien, par son nom, le séjour du vieux dieu slave Perun. Le toponyme *Pirin/Perin/Perun*, bien attesté en plusieurs lieux du domaine culturel bulgare ne marque pas seulement la plus remarquable des montagnes macédoniennes. On le relève aussi en Ukraine et en Russie, notamment aux environs de Kiev. Et les chroniques russes du Haut Moyen Age décrivent à plusieurs reprises les rites effectués en l'honneur du dieu Perun et donnent les attributs qu'on lui reconnaît.

Perun est en effet le dieu de l'orage et des éclairs, le dieu du feu du ciel et de la foudre, de la pluie violente et du tonnerre. Il a pour homologue dans l'antiquité hellénique Zeus tonnant et dans le domaine scandinave du Haut Moyen Age, Thor. Son territoire n'est pas moins caractéristique que son nom: ce sont les cimes des montagnes, points de rencontre entre le ciel et la terre, entre les hommes et les dieux. Que sont donc les cimes, sinon une autre frontière, celle que les hommes ne peuvent franchir qu'en quittant leur condition mortelle ?

* * *

Il apparaît ainsi, à une réflexion anthropologique sur l'exemple de la Macédoine, que la délimitation des frontières politiques implique en vérité une philosophie de l'Etat, de la nationalité et de la citoyenneté. Celle-ci se donne, à l'analyse, comme la forme explicite des idéaux et des valeurs qui animent les mouvements nationaux et les acteurs de la lutte armée pour une identité culturelle fondée sur un territoire aux frontières sûres et reconnues, comme si l'Etat national était la forme achevée de l'organisation politique. Mais sous cette idéologie, toute une mythologie transparait, incroyablement vivante dans l'aire balkanique, comme sont vivantes l'éthique de la prouesse, la morale du sacrifice et la poésie du geste.

S'il en est bien ainsi, comme j'ai essayé de le montrer, nous pouvons nous tourner un instant, pour conclure, vers ces monts Pyrénées qui nous

environnement et qui nous frappent de leur grandeur. *Pyrénées/Pirineos*, le nom qui les désigne en espagnol et en français vient du latin et par-delà du grec. Il reprend lui-même la vieille racine indo-européenne *p-r-n*. Les cimes des Pyrénées, frontière entre l'Espagne et la France, ne sont-elles point aussi un de ces lieux mythiques où l'homme va à la rencontre des dieux ? Ne faut-il pas lire, sous ce vieux nom de montagne, le nom d'un dieu plus vieux encore, le dieu Perun ? Nom bien approprié, pour cette terre chargée, comme le Pirin bulgare, d'histoire, d'épopée et de mythe.

Дени - ѕлобод и висок рајсис,
Селина на фронтот на Вардар
Дену ѕвезда на ѕло,
Борбата на фронтот.



STATE COAT OF ARMS OF SOCIALIST REPUBLIC OF MACEDONIA

860

Documents on the struggle ... Vol. Two, 862 p.

Skopje, 1985.

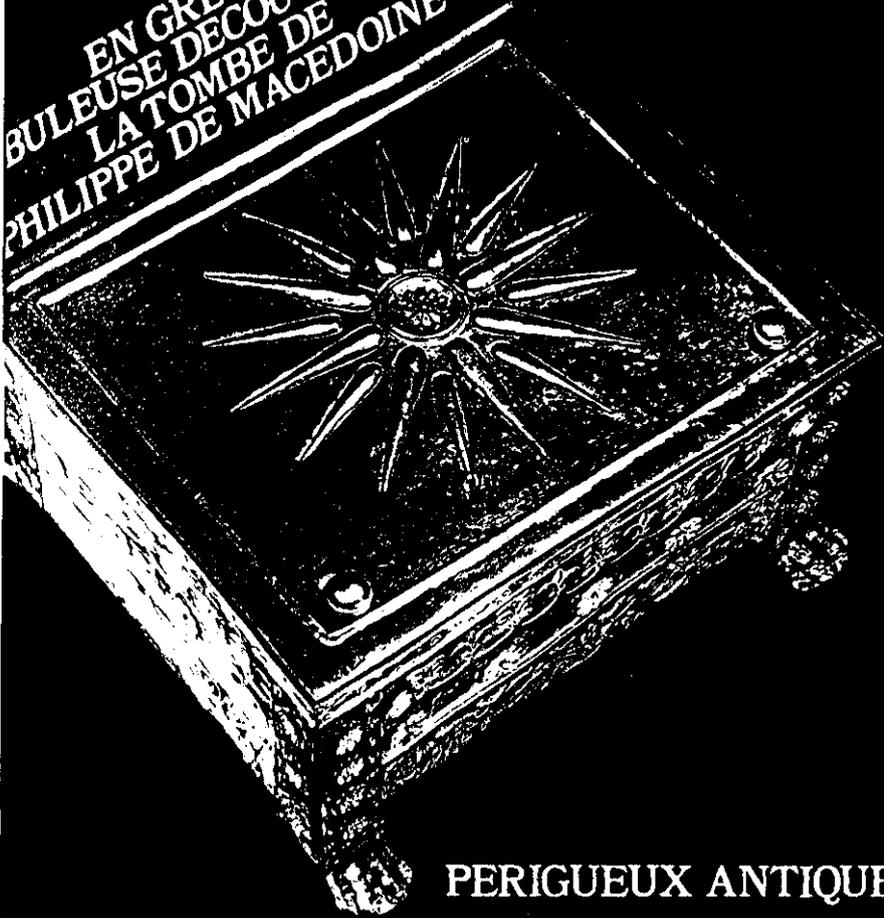
Branko PANOV

(Hristo ANDONOV - POLJANSKI) {ed.

ARCHEOLOGIA

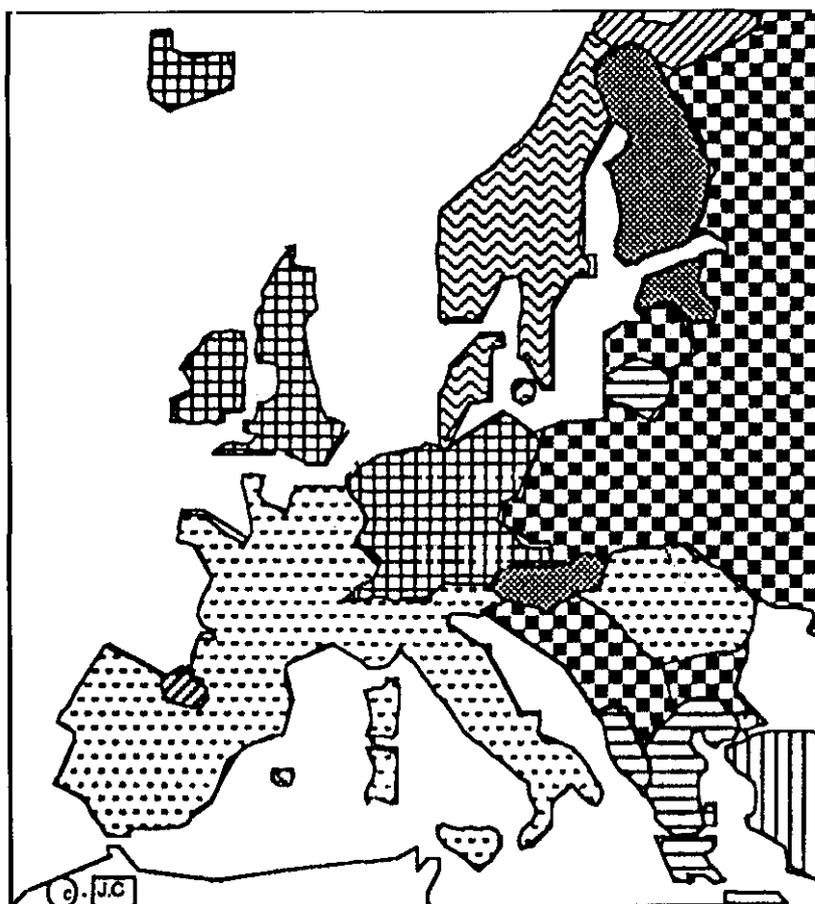
5/décembre 1978/15 F

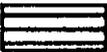
EN GRECE
BULEUSE DECOUVERTE
LA TOMBE DE
PHILIPPE DE MACEDOINE



PERIGUEUX ANTIQUE

à Metz : les artisans de pharaon
le château de Gaillon retrouve ses sculptures
alignements mystérieux du Loch Ness



- | | | | |
|---|-----------------------------------|---|------------------------|
|  | Domaine basque,
lapon. |  | Domaine scandinave. |
|  | Domaine hellénique,
lituanien. |  | Domaine slave. |
|  | Domaine roman. |  | Domaine finno-ougrien. |
|  | Domaine germanique. |  | Domaine turc. |

Europe : divisions linguistiques et ethniques.